



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

L'impossible vérité du sexe dans l'œuvre de Georges Hyvernaud

Anne Laure Gauville

Université de Bretagne occidentale (Brest - France)

Les paradoxes de Georges Hyvernaud sont nombreux. Paradoxe de l'enseignant par vocation qui a sur le métier les mots les plus durs. Durs pour Faucheret, Dardillot mais aussi et surtout pour lui-même, qui se croyait en règle quand Gokelaere n'était qu'un nom sur son carnet entre les F et les H. Paradoxe de l'intellectuel qui reproche beaucoup aux intellectuels, les Péguy, Giraudoux¹, Duhamel², Valéry³ dans une sorte d'exorcisme pour tenter de se défaire de ses propres habits de culture, de s'en départir.

Paradoxe du virtuose de l'écriture, qui se livre à d'admirables exercices de style tout en reprochant aux mots de ne rien accrocher ni ramener avec eux.⁴ Les mots, ce « pullulement d'insectes sur la feuille blanche », cette « marée d'insectes noirs et plats qui envahit lentement la page » ne sont que « des mots pour rien, pour qui ne sait jouer qu'à écrire » mais en même temps, dans le même paragraphe, des mots salvateurs qui vont chercher des choses en nous qui ne savions pas qu'elles y étaient⁵.

Ainsi alors que les *Carnets d'Oflag* témoignent de la place du livre⁶ pour Hyvernaud, durant sa captivité, le livre est comparé à un corps de fille où tout le monde s'est vautré et les lecteurs ont de « pauvres gueules de somnambules et de maniaques⁷ » dans *La Peau et les os*. Comment ne pas penser qu'il y a dans l'œuvre de fiction d'Hyvernaud une sorte de « surcharge littéraire » ? Raymond Guérin dans sa préface de *La Peau et les os* soulignait, enthousiaste, cette œuvre vraie « Avec seulement sa peau et ses os. Loin des mots et des phrases. Des mensonges et des fables⁸ ». Il semble pourtant qu'Hyvernaud, dans sa quête

¹ Georges HYVERNAUD, *Adieu à Giraudoux*, Œuvres complètes, T4, Ramsay 1987 p. 343 « Nous avons fait des expériences sévèresLa vraie fatigue, la vraie faim.....Nous savons mieux le poids des choses. Et c'est pourquoi Giraudoux s'efface. Il y a des jeux auxquels nous ne pourrions plus jouer »

² Georges HYVERNAUD, *La Peau et les os*, Le dilettante 1995, p. 65 : « Encore une belle âme, Duhamel. Comme se serait touchant la captivité vue par lui. Un bloc d'amitié et de douceur.....Mais je suis guéri. Je ne peux plus souffrir les belles âmes. »

³ *Ibid.*, p. 50 : « Un vieillard sec, subtil et officiel si parfaitement étranger aux trivialités de la souffrance réelle »

⁴ *Ibid.*, p. 18-19

⁵ *Ibid.*, p. 54

⁶ Dans sa préface à l'édition du *Wagon à vaches*, Ramsay 1985, Etienne souligne cette place de la lecture dans les carnets « soixante et un titre énumérés dans le Cinquième carnet, trente trois dans le sixième » p. XXV

⁷ *La Peau et les os*, op. cit. 55

⁸ Raymond GUERIN, *Préface La Peau et les os*, Le Scorpion 1949



désespérée de la vérité, ne retrouve que les mots de l'écrivain, ces habits du mensonge. « La vie se refaisait, [...] tout se remettait en place. Je reprenais ma place [...] on remet sa vieille veste, on remet sa vieille vie, la vie se remet à couler dans ses vieilles petites rigoles⁹ » Que faire alors de ces souvenirs qui sentent « l'urine et la merde¹⁰ » ? Mettre des « souvenirs faux sur les vrais, jusqu'à ce que les vrais en crèvent » [...] « cela fera une captivité en chromos comme l'autre guerre, celle de 14. Mais les vrais souvenirs vivent par en dessous. Ils s'obstinent¹¹ ».

Tous les paradoxes d'Hyvernaud ont en définitive un dénominateur commun, c'est la quête incessante de la vérité, qu'on ne peut atteindre qu'au prix de tous les reniements. Vérité que l'enseignant doit écouter quand « il arrive qu'une déchirure se fasse dans cet univers d'apparences où se tiennent les professeurs.¹² ». Vérité que l'intellectuel, l'écrivain doivent cesser de masquer sous leurs bons mots. La vérité indécente, nue et sale, celle qui, comme les souvenirs vrais, sent « l'urine et la merde¹³ », la vérité du corps, celle que l'on éprouve dans sa chair d'homme souffrant¹⁴.

Paradoxe des paradoxes que de vouloir faire de la sexualité le point de convergence de toutes ces contradictions. Pourtant, autant que la pudeur, la sexualité est très présente dans les textes d'Hyvernaud, dans le choix même du nom des personnages qui a une forte connotation de sexualité rentrée. Craquelou, Chabrelu, Bourladou, Troude...une véritable interrogation que ce choix des noms, sorte de traduction d'un fantasme sexuel inavoué, mais exprimé de telle sorte qu'il ne peut passer inaperçu. Dire sans dire...Le sexe dans l'œuvre d'Hyvernaud est ainsi une sorte de vérité inavouable, indicible mais qu'on ne peut pourtant pas taire. A peine affirmée comme la manifestation d'une immédiate vérité, la sexualité est ainsi confisquée, enfouie derrière les métaphores de l'intellect, celles-là même qu'Hyvernaud condamne... Aborder l'œuvre sous ce prisme est peut être une lecture qui permet de mieux cerner les raisons de ce grand écart permanent entre l'idéal de l'immédiateté et l'ingérence de l'intellect. C'est aussi essayer de comprendre la nature du traumatisme qui hante l'œuvre et fonde l'expérience de l'écrivain, à la fois individuelle et prisonnière d'un désastre collectif.

Sexualité et Vouloir-Vivre

La sexualité dans l'œuvre de Georges Hyvernaud n'est pas sans rappeler la vision de Schopenhauer qui reconnaît dans l'inclination sexuelle une expression du primat du vouloir-

⁹ *La Peau et les os*, op. cit. p. 19

¹⁰ *Ibid.*, p. 30

¹¹ *Ibid.*, p. 33

¹² *La Peau et les os*, op. cit. p. 144

¹³ *Ibid.*, p. 30

¹⁴ La vérité n'est pas dans les mots « la vérité, c'est l'homme humilié, l'homme qui ne compte pas. Fini le temps des phrases. La vérité, c'est la faim, la servitude, la peur, la merde » p. 57 Ce thème récurrent dans l'œuvre est particulièrement présent dans les dernières pages de *La peau et les os*. Au moment de la relation de l'exécution d'Albert Gokelaere il est évident qu' « On n'est plus au temps des mots » p157



vivre sur l'intellect. Pour le philosophe, c'est dans l'acte générateur que se manifeste le plus directement, c'est-à-dire sans intervention de la connaissance, le vouloir-vivre.

Au début du *Wagon à vaches*, Craquelou et sa femme faisant l'amour « dans un fossé de la route¹⁵ » incarnent cette « volonté de vivre absolue, en dehors de tout phénomène, qui se fait jour¹⁶. » Le narrateur les décrit bien comme « au fond du fossé, quelque chose de vivant.¹⁷ » En définitive, l'enfant qui pleurniche dans la voiture « au bord de la route, posée tout de travers dans l'herbe et la boue¹⁸ » ne fait que rappeler qu'il est « le but unique, véritable, de tout roman d'amour, bien que les amoureux ne s'en doutent guère¹⁹... ». Mais derrière ce vouloir vivre il y a aussi chez Hyvernaud le désir de se situer du côté de la vérité crue, celle des urinoirs qui protestent contre « les interdits et les tabous ». C'est « un de ces phénomènes primitifs et fondamentaux²⁰ », si ce n'est le phénomène primitif et fondamental par excellence. Il s'agit bien de reproduire l'espèce, biologiquement : il est question dans *Le Wagon à vaches* comme dans *Lettre anonyme*²¹ de « mâles » et de « femelles » qui « un soir comme tous les soirs [...] s'accouplent²² ». Hyvernaud s'en remet du reste à Craquelou au fond de son fossé « pour que le problème des générations prenne ses dimensions exactes²³ » et à propos de l'employé de mairie qui a engrossé la fille du gardien, il écrit : « Un gars [...] qui engrossera les filles lui aussi, ça ne s'arrêtera jamais, toujours du pareil au même. La vie²⁴... » Le sexe est bien le vecteur de la continuité de l'espèce et de la vie et Hyvernaud ne cherche pas à le dissimuler, bien au contraire. Dans ses romans, les hommes « se soulagent » sans même choisir d'après Manesse²⁵ et Dardillot de ranger « les couilles au cul » dans « les caractéristiques anatomiques de l'énergie²⁶ ». Les nombreux cocuages présents dans l'œuvre sont sans doute la manifestation de cette énergie vitale qui vise à assurer la pérennité du monde.

Cette vision de la sexualité traduit une quête d'immédiateté et de transparence. Quoi de plus simple que de se livrer à ses instincts pour que la vie continue ? Quoi de « plus rudimentaire,

¹⁵ *Le Wagon à vaches*, Le Dilettante, 1997, p35

¹⁶ Arthur SCHOPENHAUER, *Douleurs du monde*, Rivages poche, 1991, p64

¹⁷ *Le Wagon à vaches op.cit.* p35

¹⁸ *Ibid.*, p34

¹⁹ Arthur SCHOPENHAUER op. cit., p65

²⁰ *Le Wagon à vaches op. cit.* p. 22

²¹ Georges HYVERNAUD, *Lettre anonyme, nouvelles et autres inédits*, Ramsay, 1986, TIII, p141

²² *Le Wagon à vaches op.cit.* p. 205

²³ *Ibid.* p. 36

²⁴ *Ibid.* p. 87

²⁵ *Ibid.* p. 157

²⁶ *Ibid.* p. 108



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

[de] plus primitif, [de] plus nu²⁷ ? » Au fond de l'urinoir comme au fond du fossé, on s'égoutte la queue comme on s'égoutte l'âme, pour « être invisible, être vrai, être soi.²⁸ »

L'immédiateté confisquée

Pourtant cette quête d'immédiateté et de transparence est contredite par la multiplication des représentations et parodies de l'acte sexuel dans l'œuvre.

La déformation des « monstrueux phallus » dessinés sur les murs des pissotières, « l'amplification conventionnelle de quelques détails anatomiques²⁹ » est relayée et amplifiée par la métaphore du « cruel organe d'acier » de l'Amerlo. La mitrailleuse de l'Américain est d'emblée assimilée à un sexe et le narrateur précise que son « canon s'agite avec une allégresse obscène³⁰ » « La mitrailleuse s'est dressée et, avec une brutalité précise, elle s'est enfoncée dans la bouche du gros homme. Comme un sexe.³¹ » Le sexe n'est plus ici du côté du vouloir-vivre, bien au contraire, il vient retirer la vie. Mais l'auteur utilise une telle métaphore dans la mesure où « ce qui donnait de la valeur à un tel spectacle, c'est qu'il était absolument explicite. On était dans un de ces moments où la vie avoue, où l'on y voit clair, où l'on voit le fond. C'était de la vérité, ça. De la vérité nue, indécente. » La métaphore sexuelle reste donc liée à la vérité, à l'explicite, à la nudité. Il n'en demeure pas moins qu'elle est métaphore, c'est-à-dire figure, détour de l'intellect au détriment de la volonté telle que la conçoit Schopenhauer.

Le Comité d'Erection est pour sa part à l'origine de la dérive du sens propre vers le sens figuré. Les jeux de mots se multiplient, profitant de la polysémie du terme « érection » ou encore « membre » : la femme de Troude ne peut s'empêcher de rire de son mari, devenu membre du fameux comité. Schopenhauer a beau préciser que « l'instinct sexuel [...] est source inépuisable de mot d'esprit, clé de toutes les allusions, explication de tout signe muet... », à partir du moment où les termes biologiques eux-mêmes peuvent servir l'intellect et ses divertissements, on comprend que l'immédiateté et la transparence sont en danger. La métaphore sexuelle est par ailleurs ici utilisée pour évoquer les marques d'une reconnaissance tardive, celle des morts du monument. Ailleurs, elle évoque les marques d'une reconnaissance incongrue, celle de Bourladou qui exécute « du pouce, au-dessus de la boutonnière, un petit va-et-vient obscène³² ». Dans les deux cas, la métaphore sexuelle recouvre donc une erreur de discernement.

²⁷ *Ibid.* p. 143

²⁸ *Ibid.* p. 23

²⁹ *Ibid.* p. 198

³⁰ *Ibid.* p. 52

³¹ *Ibid.* p. 54

³² *Ibid.* p. 89



Les métaphores d'ordre sexuel ne sont pas réservées au *Wagon à vaches*, on pense notamment au saucisson de *La Peau et les os*, « un objet rougeâtre et verni, une espèce d'énorme phallus³³ » ou encore à l'accouplement de l'auto et de la pompe à essence mentionné à deux reprises dans *Lettre anonyme*³⁴. La multiplication de ces détournements de l'acte sexuel ne peut que nous éloigner du chemin de la vérité palpable, de l'immédiateté et de la transparence pour consacrer le règne de l'abstraction. Dire, sans dire. Dire en parlant d'autre chose. Tout le discours sur le sexe tourne autour de cette ambiguïté. L'immédiateté recherchée, à peine formulée, est déjà remise en question. Il faut habiller le discours de mots et donc commencer à mentir.

Une œuvre tirillée

La sexualité est ainsi révélatrice d'une caractéristique fondamentale de l'œuvre : le tiraillement entre l'idéal de l'immédiateté et l'ingérence de l'intellect. « D'un côté, la réalité immédiate, consistante, maniable, où chacun fait son creux, trouve une place à sa mesure et à sa chaleur. De l'autre, un froid brouillard d'abstractions. Et ce qui est horrible, c'est que le monde des Mots soumet le monde des Hommes à sa loi et à ses rythmes³⁵. » Hyvernaud n'aime pas beaucoup les philosophes. Il préfère à leurs jeux de « penseurs à grosse tête » la sagesse des pauvres. On retrouve pourtant ici l'opposition entre l'intellect et la volonté que Schopenhauer a substituée à celle, classique, qui oppose l'esprit et le corps.

Au sujet de Miller, Hyvernaud écrit³⁶ : « - C'est une brute, Miller. Et il écrit comme une brute, ce qui lui vient, comme ça lui vient. Il se rue sur son papier comme sur une fille. Son besoin d'écrire, c'est comme son besoin de baiser. Un élan organique, un rut. Voilà ce que j'appelle un écrivain. Les autres, les fonctionnaires qui administrent prudemment leur petit talent, qui font fructifier leurs valeurs de père de famille, ça les laisse béants, un gars comme Miller. Et moi, j'écarquille les yeux. Merde alors. Comme devant un arbre, ou une vache, devant tout ce qui pousse, ce qui vit, ce qui foisonne, ce qui est naïf, ce qui s'en fout ou ce qui est tout simplement. Pas ce qui fait semblant d'être. Ce qui est avec insolence, avec ingénuité, sans pudeur. » Hyvernaud l'avoue, il voudrait être Miller, l'homme de « cette littérature rudimentaire et passionnée [qui] permet de saisir tout ce qu'il y a de primitive violence dans l'acte d'écrire³⁷ ». Mais il n'y parvient pas, les Mots le rattrapent et la primitivité, la nudité, la transparence demeurent hors d'atteinte. C'est pourquoi le livre est toujours à venir. *Le Wagon à vaches* se termine ainsi : « il faut que j'essaye. [...] Que j'essaye au moins d'écrire *Le Wagon à vaches*.³⁸ »

³³ *Ibid.* p. 66-67

³⁴ *Lettre anonyme, op.cit.* p. 104 et 130

³⁵ Georges HYVERNAUD, *Feuilles volantes*, Le Dilettante, 1995, p32

³⁶ Georges HYVERNAUD, Notes inédites publiées dans *Le matricule des anges*, numéro 29, janvier-mars 2000

³⁷ *Le Wagon à vaches op. cit.* p. 27

³⁸ *Ibid.* p. 207



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

Littérature et sexualité se retrouvent inextricablement liées, aspirant toutes deux à une simplicité obscène et tributaires malgré tout du raffinement des Mots et des Idées. Le narrateur pense à la manière de Schopenhauer l'instinct sexuel mais l'obscénité inhérente à cette sexualité organique le gêne, surtout lorsqu'elle est exemplifiée et poussée à son paroxysme par le désir captif. « La p'tite Amélie. Les bordels où Ure se déculottait. Tout ça entre en moi et y prend toute la place. Pas moyen de se préserver.³⁹ » écrit-il dans *La Peau et les os*. « Les souvenirs de lits et de bidets⁴⁰ » le répugnent ; le vouloir-vivre des autres lui pèse. Le tiraillement entre l'immédiateté et l'intellect est ainsi relayé par la présence simultanée dans l'œuvre du motif de la putain (les « putains franchement putains » de Miller procurent à Hyvernaud un « étonnement émerveillé⁴¹) et celui de la claire jeune fille⁴². Il est question des maisons closes dans *Le Wagon à vaches*, des « furtives saloperies et des chaudes pisses⁴³ », de Roro et des bordels dans *La Peau et les os*. On pense aussi à l'ex-douanier qui trouva la mort « alors qu'il besognait une petite putain dans l'hôtel miteux de Nevers » de la lettre anonyme. De l'autre côté, ce sont « les claires jeunes filles⁴⁴ » dont veut parler le narrateur et la femme aimée qu'il s'agit de préserver : « Au moins, ne pas renoncer à défendre ça. [...] un visage, le pli d'un sourire, le poids exact d'un regard. A défendre l'odeur d'une chevelure ou d'une robe, l'odeur d'un corps dans le sommeil ou dans l'amour⁴⁵... »

L'œuvre est tiraillée et l'écrivain aussi. Pascal écrivait dans ses *Pensées*⁴⁶ : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. » Entre l'homme et l'auteur, Hyvernaud voudrait prendre le parti de l'homme mais son désarroi est peut-être de ne parvenir à rendre compte de son expérience autrement qu'en tant qu'auteur, soumis au « monde des Mots ». D'où peut venir ce tiraillement ? Comment l'expliquer ?

L'expérience cruciale de la guerre

La guerre a mis le monde sens dessus dessous. Plus rien n'est aisé ni lisible. « Qu'on ne s'y reconnaisse plus, dans le réel, ça a fini par se savoir. (...) On découvre en ces temps-ci des choses décourageantes sur la position cosmique et métaphysique de l'homme. Je me garde des

³⁹ *La Peau et les os op.cit.* p. 58

⁴⁰ *Ibid.* p.87

⁴¹ Georges HYVERNAUD, Notes inédites publiées dans *Le matricule des anges*, numéro 29, janvier-mars 2000

⁴² La page 79 de *La Peau et les os* illustre parfaitement l'imbrication des ces deux thèmes. A coté des chromos désuets, on retrouve tout à la fois la demoiselle des Postes à la robe rouge, pas rouge exactement, de cette couleur que seule les femmes savent définir, et la jeune fille d'Aurillac entraperçue derrière la vitre embuée d'un train mais aussi cette image fugace « des femmes nues, mal éveillées, dans le désordre des chambres »

⁴³ *Le Wagon à vaches op.cit.* p.39

⁴⁴ *La Peau et les os op.cit.* p.47

⁴⁵ *Ibid.* p.74, mais aussi *Feuilles volantes op. cit.* P. 55 « Il faut que je défende ton visage, le pli de ton sourire, le poids exact de ton regard. Que je maintienne et reforme sans cesse, que je recrée, heure après heure, l'odeur de tes cheveux, de ton écharpe, l'odeur de ton corps dans le sommeil et le plaisir. »

⁴⁶ Blaise PASCAL, *Pensées*, Folio, 2007, Liasse 569, p370



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

ambitions excessives : je m'en tiens dans mes moments de méditation (appelons-les ainsi) à l'aspect trivial de la question du wagon à vaches.» écrit Hyvernaud dans le Wagon à vaches⁴⁷

Ce bouleversement du monde est lisible dans le traitement de la sexualité, qui appartient sans nul doute au domaine trivial plus qu'au domaine cosmique ou métaphysique pour l'écrivain. Ainsi l'auteur évoque l'imbrication des corps des prisonniers, « emboîtés étroitement les uns dans les autres. » L'allusion sexuelle est évidente : « On reconstituait en sens inverse⁴⁸ l'imbrication stricte des corps dans les corps. (...) Au petit jour, on se démêlait les uns des autres, on défaisait l'enchevêtrement des bras et des jambes.⁴⁹ » La mention du « sens inverse » s'explique concrètement par le fait que les prisonniers entassés dans le wagon se retournent tous ensemble au même moment, mais symboliquement elle renvoie bien à ce monde à l'envers qui dénature et contamine tout, y compris l'acte le plus simple et évident, celui qui donne et perpétue la vie.

De manière explicite, dans la nouvelle intitulée *La Grande perme*⁵⁰, la guerre est présentée comme une sorte de vacance qui abolit toutes les lois et les règles ; tout est permis, c'est bien ce que laisse entendre le titre choisi. « On avait beau être toujours à la même place, c'était comme si le monde autour s'était mis à bouger, à tourner, il n'y avait plus rien d'accroché nulle part, rien ne tenait plus à rien. Les choses sortaient du noir, y rentraient sans qu'on comprenne⁵¹. Les choses, les gens. Un grand remue-ménage. Pas la peine de se poser des questions, de se demander ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Rien ne comptait plus. Rien que du provisoire. On n'avait qu'à se laisser aller. Se laisser tripoter, se laisser baiser. Qu'est-ce que ça pouvait fiche. Pas d'importance. Les hommes, c'était rien. On n'était plus responsable de rien. La guerre, ça explique tout. C'était la grande perme. (...) Pendant les guerres (...) il n'y a plus de conséquences, plus de suite, ni d'ordre, de destination.⁵² » . L'abus sexuel dont sont victimes Olympe et sa sœur est « normalisé » par cette période où plus rien n'a d'importance ni de sens. Entre les lignes, on comprend que la mère prostitue ses propres filles pour acheter de la rente (« son trois pour cent, quelque chose d'obscène⁵³ », et les enfants finissent par considérer cet outrage comme monnaie courante.

Hyvernaud insiste sur l'effacement, la dissolution de toutes les règles, comme il le faisait déjà dans *Le Wagon à vaches* à propos de l'Amerlo dont l'épisode peut se lire à ce stade comme une métaphore de l'abus sexuel : « C'est ainsi qu'on vit, en type traqué, pas en règle, et on ne connaît pas même les règles, personne ne les connaît. Si on se fait coincer, inutile de se

⁴⁷ *Le Wagon à vaches op. cit.* p. 137-138

⁴⁸ C'est moi qui souligne.

⁴⁹ *Ibid.* p. 134-135

⁵⁰ In Georges HYVERNAUD. *Lettre anonyme, nouvelles et autres inédits.*, op.cit p. 71 à 73.

⁵¹ C'est moi qui souligne.

⁵² *Ibid.* p 72

⁵³ *Ibid.*



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

débattre et de se justifier. Pas de réponse, pas de recours. De l'acier dans la gueule pour finir. Ou autre chose – il y a des techniques moins rudimentaires : l'Amerlo n'était qu'un autodidacte, un simple amateur⁵⁴. »

Le type dans l'autobus de Poitiers de *La Peau et les os* ne dit pas autre chose : « [...] on peut tout dire maintenant que c'est la guerre. » Et il sait que le narrateur le comprend. Hyvernaud ajoute : « C'est cela le propre de notre époque⁵⁵ : d'avoir profondément désorganisé le réel, de nous avoir fait perdre notre confiance dans les choses et les êtres, dans la constance, la cohésion, la densité des choses et des êtres.⁵⁶ »

Comme les livres et la littérature, l'histoire et la guerre empêchent donc toute coïncidence des êtres et des choses avec eux-mêmes. C'est ainsi que le narrateur manque son retour parmi les vivants, ses retrouvailles avec Louise. « Rien ne se passe jamais comme on croit. [...] C'est comme ça que nous l'avons ratée la scène du retour. Pas ratée exactement : mais elle aurait dû être autrement, être autre chose.⁵⁷ » Il n'est plus seul, il « étend les mains et Louise est là, il enferme dans ses mains le visage de Louise, les seins de Louise. ». Pourtant rien n'est simple, rien ne va de soi : « Louise a raison quand elle prétend que je complique tout et que je suis trop exigeant. Le mieux serait de se détendre, de s'abandonner un peu.⁵⁸ » Tout est permis, les règles n'ont plus cours et pourtant le narrateur ne parvient pas à se laisser aller, à se laisser porter par l'immédiateté des choses. Il a bien entendu prémédité son retour, il l'a imaginé, pensé, écrit comme une scène de théâtre « alors que dans la vie [...] il y a toujours des détails qui ne vont pas ». (PO p18-19)

L'intellect a fait son lit de la désorganisation généralisée du réel, c'est lui qui a rétabli les barrières qui avaient cédé, les règles qu'on avait dissipées et ainsi il a introduit partout sa médiation. C'est lui qui a peut-être empêché la main vagabonde d'aller plus loin : « Ma main rôde sur mon corps. Tâte ma cuisse, mon ventre, frôle mon sexe. Comme sa main à elle autrefois. Dans nos nuits. Chaleur le long de moi de ses jambes longues. Poids énorme de sa tête contre moi. Ne pas penser à ça, bon dieu. [...] Ne pas penser à ça. Ne pas penser. Ne pas bouger.⁵⁹ » La guerre, expérience cruciale et extrême, désastre collectif, a tout compliqué. Elle a effacé les règles et les lois qui permettaient à chacun de se repérer. Elle a affecté la transparence et la lisibilité du monde et par là même l'immédiateté idéale. Dans ce vide

⁵⁴ *Le Wagon à vaches op. cit.* p 55

⁵⁵ Cette même idée est développée encore plus clairement dans *L'école du mépris* « La guerre versait dans nos rues, dans nos boutiques, des tas de gens venus d'ailleurs. Des types qu'on avait déliés de leur famille,.... de leur morale, et qui s'amaient chez nous sans passé et sans papiers.Ca ne comptait plus tout cela. Rien ne comptait plus. On n'avait rien. On était prodigieusement disponibles et irresponsables. On était neufs, nus. Tous permissionnaires. » *Feuilles volantes op. cit.* P 38

⁵⁶ *La Peau et les os op. cit.* p.107-108

⁵⁷ *Ibid.* p.18-19

⁵⁸ *Ibid.* p. 24

⁵⁹ *Ibid.* p. 75-76



Revue Baobab: numéro 4

Premier semestre 2009

juridique qu'elle a inauguré, il restait deux options : le grand laisser-aller, celui qui a cours chez Olympe et sa sœur ou bien la censure de l'intellect qui vient tant bien que mal réorganiser les choses, rétablir un ordre du monde.

De l'humiliation à l'abus sexuel

On touche à ce que le narrateur de *La Peau et les os* ne peut partager avec personne, pas même avec Louise : « Elle ne peut pas savoir. Je ne lui dirai pas le sous-officier. Je ne lui dirai pas cette fois où ils m'ont fait sortir des rangs et déshabiller au bord de la route. Et le gros type passait ses mains sur mes cuisses, entre mes fesses. Furieux, celui-là. Il criait sans arrêt des injures. Je revois cette large bouche ébréchée qui s'ouvrait et se refermait. Ce n'est rien, si l'on veut. Il faut mettre du silence sur tout ça.⁶⁰ » Est-ce un abus sexuel qui est ici évoqué et immédiatement renvoyé au silence ou l'indicible expérience du corps humilié ? La question est d'un intérêt relatif, ce qui importe ce n'est pas l'évènement en soi, mais son impact tout à la fois de bloqueur d'écriture mais aussi de déclencheur d'une autre forme de communication. Il s'agit, en tout cas, d'un épisode réel, autobiographique qu'Hyvernaud a pour sa part partagé, dans la vraie vie, avec sa femme. Dans une lettre adressée à Jean-Charles Lévy⁶¹, elle note « l'importance toute particulière, et le sens profond de ces sévices, de ce souvenir réel d'une inoubliable expérience qu'Hyvernaud lui avait racontée. » Dans cette lettre, Andrée Hyvernaud resitue la scène mais de façon éloquente, elle reste très allusive concernant les faits qu'elle évoque de manière très générale comme les « humiliations décrites ». Elle qualifie la scène d'« atroce et d'insoutenable », mais la présente de manière insistante (elle souligne certains mots) comme une sorte de parenthèse hors du temps : « coup de sifflet soudain. Et leurs gardiens se mettent alors à taper au hasard sur les rangs de prisonniers, à coups de crosse violents avant de faire sortir des rangs un certain nombre d'entre eux qu'ils soumettent aux humiliations décrites. Autre coup de sifflet, tout s'arrête net. Et leurs gardiens instantanément retombent dans leur passivité habituelle. Scène atroce et inoubliable. » Les termes soulignés marquent l'indignation par rapport à cette aptitude à faire comme si de rien n'était quand on a fait le pire. En même temps, en se gardant de nommer l'innommable, Andrée Hyvernaud relègue l'insoutenable vérité dans cet espace inouï, comme figé hors du temps, suspendu entre deux coups de sifflet qui marquent les limites d'un territoire interdit.

On touche ici l'indicible. Un tel événement condamne de manière rédhibitoire le monde dans lequel on vit : seul un univers pervers et corrompu peut abriter de tels sévices. Y a-t-il lieu de parler encore de transparence, d'immédiateté idéale ? Et qu'en est-il de l'ingérence de l'intellect ? Nous l'avons vu, la guerre a consacré le règne de l'intellect. L'humiliation

⁶⁰ *La Peau et les os op. cit.* p.32-33

⁶¹ Je remercie Jean-Charles Lévy de m'avoir communiqué ce courrier d'Andrée Hyvernaud qui éclaire la scène évoquée dans *La Peau et les os*.



corporelle pour sa part le met en échec. L'ébranlement de la loi est ici trop profond, on ne peut rien reconstruire. Cet événement-là ne se prête pas aux grandes phrases, aux ruses du langage, aux mensonges de la littérature. Hyvernaud a écrit de grandes pages de littérature sur la captivité ; il s'en méfiait, mais il n'a pas manqué de style. Quelle page⁶² que celle consacrée aux cabinets : rythme cadencé, parallélismes et terribles oxymores, qu'il s'agisse du « petit ruisseau d'urine », ou de la « fraternité des barbelés ». Les « traces de merde sèche » pouvaient encore entrer en littérature. Ce n'est pas le cas de l'outrage, de l'abus. Il pouvait raconter les dysenteries, l'urine et les tripes mais impossible de faire du style sur cette humiliation-là, ce traumatisme : « Nous avons touché le fond, nous nous sommes vus jusqu'au fond. [...] Ce n'est pas facile à oublier⁶³ [...] Quelles pilules endormiront le souvenir de l'humiliation ?⁶⁴ » « Il faut mettre du silence sur tout ça. » Mais l'affirmer, c'est immédiatement faire le contraire, dans une sorte de prétérition, et l'écrivain ne peut l'ignorer. Hyvernaud n'est pas Miller. Il admire chez lui « sa façon torrentielle d'écrire. Cette peur de ne pas tout dire⁶⁵. » Hyvernaud, lui, ne peut pas tout dire. Ou plus vraisemblablement, il ne veut pas tout dire, pas de cette manière, et c'est dans les silences du non-dit qu'il faut chercher une autre expression de cette vérité nue.

Il a pourtant essayé de substituer la fiction au silence. De mettre à distance l'agression en la transposant dans des récits fictifs. Il réécrit ainsi l'abus dont il a été la victime ou le témoin dans *La Grande perne* dont on a parlé plus haut et dans *Lettre anonyme*. Dans chacun de ces textes, ce sont des enfants qui sont abusés par des adultes. Chabrelu « avait dans les douze ans, alors ; il portait encore des culottes courtes. » Il évoque dans le récit sa peur et son effroi, « ce jardin sournois ». « Du vieux. Le vieux lui a posé une main sur le genou. Sa main est sèche et lourde comme de la pierre. Le vieux chuchote tout près de lui. Il sent cette odeur aigre qu'ont les vieux. [...] Il est gêné, il voudrait partir. Mais la main est posée sur son genou. [...] Il faut s'en aller, s'enfuir. Mais la main est là. Le vieux chuchote. Tout se brouille. La main est immobile. Chabrelu voit les tavelures, les taches rousses, les surfaces écailleuses, les ongles cassés. Comment des mains peuvent-elles être si terribles ? Un bloc inerte, mais où quelque chose se prépare et s'assemble, on le sent bien, une menace. Ca y est. Voilà que doucement la main s'anime. [...] elle remonte le long de la jambe avec une autorité irrésistible. Non, crie le gosse⁶⁶. » La conclusion du passage insiste sur les apparences trompeuses du monde comme Andrée Hyvernaud soulignait l'aptitude des sentinelles à faire comme si de rien n'était : « Qu'est-ce qui s'est passé ? Il y a la rue, l'après-midi provinciale. Il y a un vieux berger en pèlerine qui remue gentiment la main dans la direction du gosse qui

⁶² *La Peau et les os op.cit.* p.45-47

⁶³ *Ibid.* p.33

⁶⁴ *Ibid.* p.43

⁶⁵ Notes inédites publiées dans le matricule des anges, numéro 29

⁶⁶ *Lettre anonyme, nouvelles et autres inédits. op.cit.* p. 146



s'en va.⁶⁷ » On retrouve le motif de la main : ce sont les mains que l'officier passa sur les cuisses, entre les fesses du prisonnier et c'est la main du vieux berger qui est au centre du récit de la *Lettre anonyme*. L'image d'Epinal du berger en pèlerine cache le pire, le viol d'un enfant. Les adultes, les garants de l'autorité (ce que devrait être l'officier lui aussi) ne sont pas fiables, ils sont même malfaisants. Le monde est comme le jardin du vieux, « sournois », il cache bien son jeu. « Le vieux à la pèlerine avait l'air inoffensif, lui aussi. Personne ne se doutait de rien. Chabrely revit ce souvenir d'enfance et développe, à l'égard du genre humain, une méfiance féroce⁶⁸. » Roland Desné, dans sa préface à l'édition de 1986 de *Lettre anonyme*, montre que la distance s'y accroît entre la réalité et la création littéraire et « dans le même mouvement s'affirme une sympathie croissante – bien que toujours discrète- envers cette humanité dont l'auteur scrute le comportement ignoble et bouffon⁶⁹ ». Il est vrai que le regard d'Hyvernaud dans ces textes de fiction se fait plus généreux, plus fraternel. Pourtant, s'il est un événement auquel on ne peut rien changer, qui condamne irrémédiablement le genre humain, c'est sans doute cet abus. On peut le transposer, le transformer, le réécrire, il reste ce qu'il est et inaugure l'ère du soupçon, de la méfiance. Il impose les barbelés à toute forme de fraternité.

C'est peut-être la clé du silence d'Hyvernaud. Peut-être qu'il n'y a pas lieu de blâmer ce public que l'écrivain n'a jamais rencontré, ces gens qui auraient dû le découvrir et l'ont laissé se taire. Peut-être que le silence était inscrit dans l'œuvre depuis ce jour où un prisonnier dut quitter le rang et se soumettre aux humiliations. Le silence de l'auteur mais pas celui de l'homme, du pédagogue dont le travail prendra le dessus. Dans la *Lettre à une petite fille*, Hyvernaud écrit : « Et si je parle du corps, c'est par une espèce de pudeur. Il y a bien autre chose que mon corps. Il y a moi. Il y a que je puis compter sur moi bien plus que je ne l'imaginai⁷⁰. », et un peu plus loin, « Et au total, il faut quand même croire en l'homme⁷¹. » L'homme mérite notre confiance, c'est son parti que prend Hyvernaud contre celui de l'auteur. Voilà qui nous ramène à Pascal... Hyvernaud n'est pas un demi-habile, il ne cherche pas en vain à comprendre et à dominer un monde opaque, silencieux à son appel, par le seul truchement de l'intellect. La *Lettre à une petite fille* est une sorte de profession de foi, une forme d'adhésion au monde tel qu'il est et une déclaration de confiance en l'être humain. C'est un don, un espoir, un pari. Mais qui parie a longtemps calculé et cette foi en l'homme, Hyvernaud l'a mise à l'épreuve avant de l'affirmer, de la poser comme une évidence. Cette vérité nue et sans fard, enfin atteinte, est sans doute l'aboutissement lumineux d'une longue quête que seul l'intellect nous permet de ressaisir.

⁶⁷ *Ibid.* p. 147

⁶⁸ *Ibid.* p.148

⁶⁹ *Ibid.* Préface p. 20

⁷⁰ *Ibid.* p. 239

⁷¹ *Ibid.* p. 242

Revue Baobab: numéro 4



Premier semestre 2009